Alain RABATEL, *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2017,
520 pages

Jean-François Tétu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11733>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11733

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 477-480

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Tétu, « Alain RABATEL, *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11733> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11733>

phénomène vaporwave des années 2010 qui a pris la suite de l'hypnagogic pop (étudiée par Maël Guesdon et Philippe Le Guern, pp. 70-80) ; les commémorations des attentats de 2015 et 2016 en France qui font écho à celles des attentats de Londres en 2005 (évoqués par Andrew Hoskins, pp. 118-125).

De plus, le lecteur verra surgir au fil des contributions une opposition entre les nostalgies qui maintiennent le passé à distance et celles qui recréent un faux passé, ce que l'on pourrait appeler une « nostalgie dissonante » (expression empruntée au blogueur Juozas dans son billet « About vaporwave and its spawn », 26/01/2017). Cette distinction sera certainement étudiée avec intérêt dans l'avenir car elle semble significative de ce que l'ouvrage cherche à démontrer, à savoir le potentiel créatif du sentiment nostalgique et ce qu'il souligne du rapport au temps des décennies 2000 et 2010. Par « nostalgie dissonante » il faudrait entendre des nostalgies contrariées qui s'accompagnent d'un besoin d'actualisation, d'appropriation ou de personnalisation, et aboutissent à un objet hybride, sorte de palimpseste temporel. Il est illustré dans l'ouvrage par les remplois de sonorités des années 1980 dans la musique pop des années 2000 (Maël Guesdon et Philippe Le Guern, pp. 70-80), ou encore par le simulacre du vieillissement de la pellicule, que ce soit dans la série *Californication* ou dans les applications numériques de partage de photos (Dominik Schrey [pp. 27-38], Gil Bartholeyns [pp. 51-69]). Ce phénomène de dissonance dépasse la simple consommation du passé, comme ce fut le cas longtemps par la production de contenus nostalgiques à peine dépoussiérés (anthologies, rééditions cd ou dvd...). Il diffère strictement des usages de la nostalgie qui maintiennent le passé à distance, comme c'est le cas pour la publicité pour le pain à l'ancienne de la marque Hovis (Michael Pickering et Emily Keightley, pp. 83-94) ou les séances de projection de films familiaux jusqu'à la fin des années 1990 (Giuseppina Sapio, pp. 39-50), et que l'on pourrait qualifier de nostalgie au premier degré. Par ailleurs, si quelques références sont parfois mobilisées quand il s'agit d'analyser la nostalgie à l'échelle individuelle, on se prend à espérer que les neurosciences le soient également à l'avenir, tant il est probable que cette discipline éclairerait avec profit la notion et son « succès ».

Une rupture se situerait-elle avec l'avènement du numérique et sa démocratisation ? Le lecteur tirera donc de cet ouvrage non seulement des questionnements, de nouvelles façons d'interroger ses sources médiatiques, mais aussi de nouveaux terrains d'étude, et enfin des références – celles qui

reviennent le plus au fil des textes étant Svetlana Boym, Frederic Jameson, Jean Baudrillard, mais aussi les figures tutélaires de Friedrich Nietzsche, Henri Bergson, Roland Barthes, Gilles Deleuze.

Thibault Le Hégarat

CHCSC, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, F-78047
thibault.lehegarat@protonmail.com

Alain RABATEL, Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2017, 520 pages

Les lecteurs de la revue *Questions de Communication* ont déjà eu souvent l'occasion de lire Alain Rabatel, qui en a dirigé plusieurs numéros (13, 19, 20). Son dernier gros et beau livre se présente comme un bilan de très nombreuses recherches sur une vingtaine d'années : ses 26 chapitres sont une reprise, le plus souvent réécrite, de publications antérieures ou parfois de conférences anciennes. C'est aussi, dit-il en conclusion, un appel au passage de relai, comme l'indiquent à la fois ses nombreuses références à l'origine des concepts et notions qu'il utilise, et les ouvertures que comporte la fin d'à peu près tous les chapitres. C'est enfin et surtout un plaidoyer pour une analyse de discours « engagée mais non enragée » (Hanna Arendt), car Alain Rabatel n'a cessé de poursuivre une série de recherches sur la responsabilité et l'éthique, celles des journalistes et des médias, mais aussi celles du chercheur. L'intérêt de la linguistique pour l'analyse des médias vient en somme de ce qu'elle fournit des outils pour démonter l'illusion que la langue serait transparente. Pour faire une « lecture critique » des médias, il faut une compétence que fournit la linguistique : c'est l'objet de ce livre.

C'est pourquoi il aurait pu comporter un autre sous-titre, « Plaidoyer pour les invisibles » par exemple, tant il est clair que la partie la plus originale, et aussi la plus passionnante de ses analyses, vise les points d'ombre de notre société dans le discours médiatique. En effet, le corpus qu'il a retenu a été choisi pour lier l'analyse linguistique avec les questions sociales, et mettre en évidence la problématique de la responsabilité et de l'engagement.

Ce livre comporte deux ensembles très distincts. Un premier ensemble (pp. 41-189) est fait de huit chapitres, regroupés dans la première partie intitulée « Propositions théoriques » ; elle est consacrée à la discussion théorique et méthodologique des

notions et concepts qui fondent les études de cas qui constituent le second ensemble. Ces études de cas sont rassemblées en trois parties : « Les médias, sujets et objets de la critique » (pp. 193-297), « Émotion et empathie dans la reconstruction des événements » (pp. 299-377), « Citer (à comparaître), dessiner les autres et se positionner par rapport à leurs points de vue » (pp. 379-448). Ce sont donc 18 études de cas, toutes empruntées aux médias sauf deux qui sont l'analyse d'un manifeste-pétition féministe lié à « l'affaire D. Strauss Kahn » (chapitre 18, « Dégoût et indignation », pp. 315-329), et celle du manifeste « Pour des universités à la hauteur de leurs missions », pp. 405-421). Ces trois parties sont parcourues par le fil rouge des trois mots-clés du sous-titre : empathie, éthique, point(s) de vue.

C'est par ce dernier qu'il nous faut commencer, tant il concentre l'originalité de la démarche théorique d'Alain Rabatel, qui lui fait dépasser, et de très loin, les premiers textes pionniers devenus classiques sur l'énonciation (Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980), et aussi les nombreux développements postérieurs proposés notamment par Dominique Maingueneau ou Jean-Michel Adam. De quoi s'agit-il ? Alain Rabatel distingue en effet typographiquement le « point de vue » (par exemple le choix des mots montre le lieu de l'énonciateur), et le concept qu'il désigne par les majuscules PDV, et qu'on peut définir comme un lieu surplombant qui permet d'imposer un ordre et une hiérarchie qui combinent les dimensions perspectives et cognitives à quoi il faut ajouter l'évaluation et l'émotion. Une définition très large, donc (« le PDV dénote et prédique quelque chose à propos d'un objet », p. 30), dont on voit aussitôt l'intérêt chaque fois que la voix rapportée d'un locuteur second est absente, comme dans le discours indirect libre, archi-fréquent dans le discours médiatique ; il faut encore lui ajouter le caractère co-construit des PDV, majoritaire dans les médias. Il s'agit donc moins ici d'énonciation que de postures énonciatives, regroupées en trois grandes catégories : co-énonciation (fusion des voix), sur-énonciation (coup de force discret et surplombant qui réoriente l'argumentation), et sous-énonciation (reprise distanciée du PDV de l'autre avec une reformulation qui comporte une critique discrète, production d'un PDV dominé).

L'empathie, autre fil rouge de ce livre, lui est directement liée. Il faudrait plutôt dire « mobilité empathique », car tout le problème est bien dans le changement de PDV (le « décentrement », cher à Geraldine Muhlmann), qui permet la prise en compte de l'autre, omniprésente

dans les très belles analyses de la troisième partie, par exemple le vécu traumatisant des violences conjugales ou du viol, les conflits sociaux ou les conditions de travail qui expliquent les suicides professionnels, ou encore le fait que Dominique Strauss-Kahn présente ses excuses à ses amis et à la France, mais pas à sa victime, Nafissatou Diallo.

L'intérêt du PDV qui, encore une fois, excède largement les marques de l'énonciation, vient de ce qui, dans tout énoncé, renseigne non seulement sur un objet, mais sur la façon dont le locuteur l'envisage, ce qui conduit à questionner par exemple tout discours objectivant. En effet, le sens ne se réduit pas au contenu des propositions, mais doit aussi intégrer le rapport de l'énoncé à la référence, et la prise en compte du contexte dans tous les types d'énoncés (l'interrogation aussi bien que l'assertion) ; cela bien entendu conduit à l'examen des valeurs modales et des actes de langage. Car l'empathie provient du caractère fondamentalement dialogique du langage ; la mobilité empathique permet la confrontation des points de vue et accroît la capacité cognitive (voir notamment le chapitre 2, pp. 59-85).

La question de la vérité occupe le chapitre 3 avec les notions de « prise en charge » (dire ce qu'on croit être vrai) et de « prise en compte », et conclut sur une distinction utile pour l'analyse entre la source (l'instance énonciative à l'origine du PDV) et le cadre (le domaine de validité dans lequel le PDV est recevable). Le discours médiatique repose toujours, on le sait, sur un discours primaire, celui de divers acteurs sociaux ; mais il se produit une opacification de la vérité dans le discours rapporté, fondamental pour les médias : vérité du propos ou vérité du rapport ? (p. 87). Cela conduit à une analyse interactionnelle originale de la prise en charge et de l'imputation (désaccord, accord ou neutralité).

La responsabilité de l'écriture de presse est un souci récurrent chez Alain Rabatel (Alain Rabatel, Andrée Chauvin-Vileno, coords, 2006, « Énonciation et responsabilité dans les médias », *Semen*, 22 ; Alain Rabatel, Roselyne Koren, coords, 2008, « La responsabilité collective dans la presse », *Questions de communication*, 13). Il part ici (chapitre 5) de la distinction weberienne entre éthique de responsabilité et éthique de conviction, pour l'étendre à l'éthique du chercheur (chapitre 5) et questionner simultanément l'éthique du discours, la prise en charge et la responsabilité énonciatives (chapitre 6), pour distinguer finalement l'éthique d'objectivité et l'éthique de subjectivité (chapitre 7).

Tout cela fourmille de propositions et distinctions théoriques qui ont un effet méthodologique direct dans les études de cas suivantes. Mais le lecteur peu soucieux de toute cette élaboration pourra commencer par le chapitre 8 (« Analyse de discours et inégalités sociales : de l'empathie pour les invisibles à l'engagement pour le commun », p. 173 sq.) qui résume en somme les choix théoriques (et éthiques) d'Alain Rabatel. L'analyste doit en effet répondre à un triple défi : le défi de l'invisibilité, l'articulation des inégalités sociales à la question du *commun*, et enfin le rapport à l'éthique sous le double rapport à la vérité et à l'altérité (d'où la place de l'empathie dans ce livre). Alain Rabatel s'en tient surtout à l'invisibilité qui n'est évidemment pas l'effet du nombre d'individus concernés comme le montrent les violences faites aux femmes. L'engagement d'Alain Rabatel est exactement ici : contre la presse qui participe à l'invisibilité de certaines problématiques sociales ; on en verra deux exemples marquants, au chapitre 9 avec l'occultation des opposants lors du *referendum* sur le traité européen de 2005, et plus encore au chapitre 10 sur l'occultation des travailleurs pauvres, et du peuple en général chez les candidats à l'élection présidentielle de 2007. Le même souci anime son analyse des suicides à France Telecom (chapitres 20 et 21). Le chercheur se fait un traqueur patient et subtil des formes de naturalisation de l'invisibilité.

La deuxième partie, qui ouvre les études de cas, traite d'abord des médias objets de la critique, et vise les phénomènes et conséquences de naturalisation et d'effacement énonciatif. La responsabilité des journalistes est ainsi au cœur des chapitres 9 à 11 qui précisent, notamment pp. 202-204, la façon dont Alain Rabatel dépasse la conception juridique de la responsabilité, en insistant sur le fait que cette responsabilité est d'abord discursive. Il le fait à propos de la couverture du *referendum* de 2005 sur l'Europe, marquée par un fort déséquilibre des informations, et des montages partiels ou partiels, au chapitre 9. Puis, au chapitre 10, il montre comment la presse, rendant compte du débat télévisé d'octobre 2006 entre les socialistes candidats à l'élection présidentielle de 2007, privilégie de façon flagrante la candidature de Ségolène Royal par un effacement des questions des journalistes lors du débat. Il montre aussi comment cette couverture ignore la question sociale et les attentes des travailleurs pauvres. Alain Rabatel y reprend, dans son plaidoyer pour un journalisme du *nous*, sa conception de la responsabilité *de, pour et devant* les autres, qu'il avait pour une première fois expliquée dans cette revue (Alain Rabatel, « Pour une conception éthique des débats politiques dans les médias », *Questions de*

communication, 13, pp. 47-69, 2008). D'autres manières de conduire à l'effacement énonciatif sont expliquées aux chapitres 11 et 12, consacrés à la première année de la présidence Sarkozy, puis à son « style », et à sa transformation supposée : ici, c'est l'effacement de la source des PDV et de pans entiers du discours primaire, ou enfin de la voix du journaliste qui sont en cause ainsi que l'empathisation journalistique, lié à l'effet de pratiques romanesques éprouvées comme celle du narrateur omniscient ; rappelons que ce coup de force, démonté linguistiquement, l'avait été idéologiquement, il y a bien longtemps déjà par Jean-Paul Sartre contre François Mauriac. Le chapitre suivant explique ensuite les procédés d'implication, présupposés et sous-entendus, qui sont analysés à propos de la liaison de François Hollande et de Julie Gayet, première forme de questionnement sur l'éthique dont l'importance ne fera que croître.

Les trois derniers chapitres (13, 14, et 15) inversent la logique de cette partie en traitant des médias non pas comme objets mais sujets de la critique. C'est la rubrique « Désintox » de *Libération* qui sert de point de départ à cette critique du journalisme du *fact-checking* ; les deux chapitres 13 et 14 nous ont paru plutôt décalés dans cette partie du livre, car ils sont assez éloignés du lien fondamental entre énonciation et PDV qui en fait l'unité : il s'agit dans ces deux chapitres de la mise en cause des énoncés d'un adversaire qui ne relève pas non plus de la mobilité empathique de la troisième partie, mais de la citation comme preuve à quoi est consacrée la quatrième partie ; l'analyse d'*Arrêt sur images* dans cette quatrième et dernière partie nous semble sur ce point beaucoup plus convaincante. En revanche, le chapitre 16, qui montre les limites du *fact-checking* et ses effets négatifs, clôt avec bonheur cette critique problématisante.

La mobilité empathique est au cœur de la troisième partie, qui nous a semblé de bout en bout passionnante. Il s'agit d'y analyser les manifestations linguistiques et textuelles des émotions, que ces dernières soient simplement dites, ou montrées, ou encore inférées, y compris lorsque le lexique ne comporte aucun terme d'émotion, cas le plus difficile. Le chapitre 17 porte sur le procès, en 2012, d'Alexandra Guillemin, meurtrière de son mari qui lui avait infligé des violences continues et insupportables ; il analyse le discours du procureur, cas admirable de mobilité empathique, et contre-exemple remarquable de l'incompréhension policière. Ce cas exceptionnel, mais non unique (nous pensons à l'acquittement de Richard Roman en 1992, et à la leçon de justice de ce procès) donne la clé et le ton de cette partie qui se poursuit avec le manifeste *Pas*

de justice, pas de paix, déclenché par les poursuites contre Dominique Strauss-Kahn (chapitre 18) et la « stratégie offensive » du même Dominique Strauss-Kahn dans ce qu'il présente comme son « repentir », superbe exemple d'émotion dite, montrée, et étayée, mais aussi de la complaisance étrange de la journaliste qui l'interviewe. Les suicides à France Télécom, de juin à août 2009, achèvent cette partie avec l'analyse d'un corpus qui porte sur une plus longue période et montre l'évolution de l'attitude des journalistes ; c'est le moyen de viser la responsabilité énonciative, mais aussi éthique et citoyenne des journalistes. C'est aussi le moyen de montrer comment le dispositif de l'hyperstructure confronte les points de vue.

La dernière partie est consacrée à la représentation des PDV, en un mot à la citation. Nous avons nous-même tenté de montrer, dans *Le Journal quotidien* (Jean-François Tétu, Maurice Mouillaud, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989), comment la citation non pas d'un énoncé, mais de son site (cas célèbre et typique de la feuille d'impôts de Jacques Chaban Delmas) valait pour preuve. Alain Rabatel reprend l'origine sémantique du *citare* latin (« convoquer ») pour montrer en quoi et comment la citation devient citation « à comparaître ». Il nous semble que les chapitres 14 et 15 auraient gagné à se trouver aussi dans cette partie, car il s'agit dans « Désintox » et toutes les déclinaisons du même modèle (voir *Arte* sous le même titre par exemple) de la dénonciation d'une fausseté. Ici, Alain Rabatel montre le rapport entre le discours rapporté/montré direct et le « discours d'escorte » (le commentaire disjoint) de Daniel Schneidermann et de son équipe d'*Arrêt sur images*, ce qui impose d'abord une analyse de la scénographie de la *Gazette*, admirablement conduite. C'est là que la citation à apparaître devient citation à comparaître. Ce chapitre est prolongé au suivant (chapitre 23) par une analyse « pragma-énonciative » centrée sur le photo-montage constitutif de cette émission, et révélateur de la sur-énonciation qui la conduit. Alain Rabatel est particulièrement attentif aux « tensions entre le guidage interprétatif et la construction d'une communauté critique ouverte » (p. 299).

Une autre façon de citer revient à faire écho au PDV (absent) de son adversaire en lui opposant un contre-discours. C'est ce qu'analyse Alain Rabatel avec le manifeste « Pour des universités à la hauteur de leurs missions », en soulignant les limites de la notion de contre-discours.

Que faire en l'absence du point de vue d'énonciateurs absents ou muets ? C'est ce que montrent les deux derniers chapitres. Alain Rabatel analyse d'abord un

montage de citations que fait *Le Monde* à partir de réponses de huit personnalités à la question de savoir ce qu'est « être de droite » qui montre les avantages de la déliaison locuteur/énonciateur et du PDV. Et enfin une analyse assez virtuose du cas des caricatures muettes dans la presse qui cumulent les points de vue des caricaturés et du dessinateur. Ce chapitre, qui repose sur l'opposition entre dessins avec texte et sans texte, résumé, en quelque sorte, la position de chercheur d'Alain Rabatel : comment éprouver du *commun* dans la confrontation des PDV et la gestion de la conflictualité, comment comprendre et exprimer la volonté de comprendre l'autre, faire évoluer les PDV, mieux penser le complexe, et finalement répondre aux idéaux de justice et de liberté. C'est ainsi que se clôt la démarche d'Alain Rabatel, une approche des médias qui est à la fois « rationnelle, critique, et citoyenne » (p. 451).

Jean-François Tétu

Élico, université Lumière Lyon 2, F-69000

jf-tetu@orange.fr

Michael RINN, Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU, dirs, *L'Afrique en discours. Lieux communs et stéréotypes de la crise*
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Local et global, 2015, 186 pages

Cet ouvrage complète le volume *L'Afrique en images. Représentations & idées reçues de la crise*, co-dirigé par les mêmes auteurs (Paris, Éd. L'Harmattan, 2015). L'introduction de Michael Rinn (pp. 7-13) reprend très largement les contenus évoqués dans l'introduction au précédent ouvrage (invariabilité des discours, structure argumentative biaisée des discours sur l'Afrique, mêmes renvois aux sites de référence). L'auteur définit les lieux communs comme des principes régulateurs, utiles à la cohésion sociale, contreproductifs dès qu'ils ossifient la réalité (p. 8). Il évoque cette même ambivalence à propos des stéréotypes, qui médiatisent le rapport des individus et des groupes à la réalité sociale, positifs et indispensables pour appréhender cette dernière, la comprendre, avoir prise sur elle, négatifs s'ils se figent dans des schèmes idéalisants, ou, le plus souvent, dévalorisants, surtout dès qu'il s'agit de penser l'altérité. On le voit, la distinction entre les deux notions est ténue, ce que confirme la littérature sur la question, notamment l'ouvrage fondamental de Ruth Amossy et d'Anne Herschberg-Pierrot (*Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997). Il aurait sans doute été bienvenu d'exploiter ici les travaux de Georges-Élia Sarfati, relatifs aux relations entre sens commun, canon, vulgate, *doxa*, qui stratifient le sens commun, tout comme sur les distinctions entre *doxa* et idéologie, puisque l'ouvrage, comme le précédent,